

Silvin
Lupati

Quatuor

OLNI

Résumé de l'éditeur

Une curieuse fratrie — deux jumeaux et deux jumelles — s'installe dans un immeuble cossu du centre-ville d'Aix-en-Provence.

Leur voisin, Silvio Lupusul-Tracanès, enseignant et éternel étudiant, célibataire semi-convaincu, tombe immédiatement sous le charme du quatuor.

La brûlante Artémis en pincerait-elle pour lui ?

À quoi joue Aristide, le torride professeur de karaté ?

Pourquoi Cassandre semble-t-elle autant sur la réserve ?

Et Œdipe, dans tout cela ?

Bientôt la vie de Silvio sera totalement bouleversée par l'irruption des quatre flamboyants dans son univers routinier.



Silvin Lupati

Quatuor

Éditions OLNi

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

© OLNi éditeur — 2024

ISBN : 978-2-487106-14-7

<https://editions-olni.com>

Au restaurant

Nous étions attablés dans une sorte de restaurant breton.

À L'Isle-sur-la-Sorgue, Mecque des antiquaires.

La serveuse aimait le chien.

— C'est un gwendale ?

— Non, c'est un teckel.

— Ah oui, je confonds tout le temps. Enfin, ces chiens allemands, ils se ressemblent tous, de toute façon.

— Vous avez raison, mais un groenendael, c'est belge.

— Ah ! Je savais pas. Vous l'avez depuis longtemps ?

— On l'a trouvé tout à l'heure. Chez un brocanteur. Mais il mange trop et ne comprend rien. En fin de compte, on ne le garde pas et on va l'emmener au refuge. Si vous le voulez ?

— Ah non, j'ai assez à faire avec mon mari.

Et elle prit la poudre d'escampette.

Je n'avais aucune envie de parler de chienchiens et de mémères. Je repris du viognier. J'adore le vin blanc. Surtout le viognier. Et celui-ci était excellent. Hors de prix, mais excellent. J'étais avec François, ma tante et le mari de ma tante. Mon oncle, diront certains grimauds. Non ! Mon oncle historique, sinon légitime, c'était le premier mari de ma tante : tonton Giovanni. Ils s'étaient séparés depuis longtemps, et comme le titre d'oncle — même par alliance — ne pouvait servir qu'une fois, les messieurs qui partagèrent la

vie de ma tante par la suite ne furent que les maris de ma tante. Et Giovanni, bien qu'il fût rentré depuis des lustres dans son Piémont natal et sorti officiellement de notre pléthorique famille, était toujours tonton Giovanni. J'étais de mauvaise humeur. Comme chaque fois qu'on était plus de deux à table. Trois, ça passe encore si le repas ne s'éternise pas, mais quatre, plus un teckel, ça me fatiguait !

À deux tables de nous, un garçon, seul. Vraisemblablement originaire du Vietnam ou du Laos. Très bizarre. Il faisait des boulettes avec de la mie de pain et quand il pensait que personne ne le regardait, il en balançait une dans les feuilles d'un horrible caoutchouc en plastique. Mais moi, je l'observais. En tapant dans la bouteille de viognier.

François parlait avec ma tante et son ami. Pour ma part, j'avais branché le pilote automatique et personne ne s'en apercevait. Je n'étais pas du tout à la conversation et je continuais à épier l'étrange individu, qui, après avoir dévissé les bouchons de métal de la salière et de la poivrière, s'appliquait à en verser les contenus dans son cendrier — heureusement propre. Il mélangea sel et poivre avec sa cuillère à café, puis rechargea les deux flacons de verre avec la poudre grise qu'il venait de confectionner. Nos regards se croisèrent quand il leva la tête pour appeler l'aubergiste cynophile. Il planta ses yeux verts dans les miens un quart de seconde. Puis la jeune fille lui apporta sa note. Il se leva et se dirigea vers la sortie. Devant notre table, il s'arrêta, fit un quart de tour à gauche et se figea devant moi, raide comme un passe-lacet. Il planta un bristol dans mon assiette qu'encombrait déjà une crêpe au chocolat et à la cannelle, s'inclina imperceptiblement devant ma tante médusée et quitta la salle.

— Qui est-ce ? me demanda François.

Je connaissais François-Jean de La Barre depuis toujours. Il avait longtemps été pour moi le monsieur intimidant du rez-de-chaussée qui jouait du clavecin ; puis le prof de français du collège Mignet. L'ami de la famille. Un genre de parrain qui me faisait — très ponctuellement — travailler les déclinaisons latines et que j'aidais à rentrer son lourd et encombrant instrument les soirs de concert. Alors, quand mes parents avaient décidé de quitter Aix — l'année de mon bac — et avaient vendu l'appartement, c'est tout naturellement que, *solo, perduto, abbandonato*, je m'étais installé chez l'ami François.

— Aucune idée, balbutiai-je.

Ma tante et son compagnon, discrets à outrance, ne posèrent aucune question, mais, apparemment, n'en pensèrent pas moins.

Dans n'importe quel film, j'aurais poursuivi le gâcheur de crêpes et lui aurais demandé des explications, usant de mes petits poings au besoin, mais dans les pellicules, les gens ne sont pas aussi inertes que moi et je me contentai d'extraire le bristol de sa gangue de chocolat, de le lécher et de lire ce qui y était écrit :

Aristide Ceylamour

7 bis, avenue Jules-Ferry

13100 Aix-en-Provence

Je restai stupéfait un instant, croyant à une blague. J'habite moi aussi à Aix, plus précisément avenue Jules-Ferry, et pour tout dire, au 7 bis ! Cet Aristide Ceylamour, je ne l'avais jamais vu. C'était à tous les coups le locataire qui venait juste de s'installer dans notre maison. Mais quel bizarre hasard tout de même ! François ignora de tous ses yeux la carte de visite ; je l'empochai lestement. La crêpe était froide maintenant.

De toute façon, je déteste les crêpes froides.

Artémis

Quand nous arrivâmes à la maison, je me précipitai vers les boîtes aux lettres.

Il y avait bien un Ceylamour au deuxième étage, dans l'ancien appartement de mes parents, qu'on venait de relouer après six mois de travaux bruyants, ruineux et sans doute inutiles.

J'aidai François à libérer le coffre de la DS des quelques vieilleries qu'il avait chinées sur le marché des antiquaires — mais avec un brin de retenue, car j'étais affligé d'un lumbago des familles qui me coupait en deux, conséquence, hélas prévisible, du long trajet en auto que nous venions d'effectuer. Et encore, heureusement que nous avons pris la DS !

Je posai donc une ménorah fraîchement acquise dans le vestibule de François et je montai au deuxième étage pour essayer d'en savoir plus sur l'Aristide. Mal à l'aise, le cœur pétaradant et la tête en quête d'un prétexte plausible, j'hésitai, le pouce à un millimètre du bouton de laiton de la sonnette. J'ai toujours été d'une timidité insupportable.

Je me repliai chez moi. Après tout, je pouvais me mettre à l'affût derrière le judas de ma porte en attendant qu'Aristide passe. Mais... s'il prenait l'ascenseur ? J'attendrais pour rien ! Il faudrait que l'ascenseur tombe en panne. Je pourrais le bloquer. Ils faisaient ça dans les films. Suffisait de coincer un catafalque ou une prothèse

de hanche entre les portes pour que celles-ci, dociles, entament une série perpétuelle de rebonds sur l'objet coinçant et immobilisent la cabine ; Aristide serait alors contraint de passer devant chez moi. N'étant équipé ni en catafalque, ni en prothèse, fût-elle de hanche, je renonçai à bloquer l'innocente cabine oscillante et, telle une orque sur une mouette, je me jetai dans l'escalier et remontai au-dessus. J'écrasai la petite sphère dorée. Mon cœur explose ! Des pas. Je défaille. La porte s'ouvre. Je meurs. Aristide en kimono orange. Il porte des pantoufles de fille. Il a des cheveux de fille. « Oui ? » Et une voix de fille ! Aristide s'est transformé en fille.

— Je suis votre pyjama du rez-de-chaussée : Silvio Lupusul-Tracanès. Votre voisin. Je file. Excusez-moi. Bonjour.

— Bouge pas !

Elle m'agrippa le bras avec une poigne insoupçonnable.

— Euh... attendez, voyons, gazouilla-t-elle.

— Je venais vous souhaiter la bienvenue dans notre vénérable maison et vous inviter à prendre un verre.

— Oh ! C'est très gentil à vous. Je suis Artémis Ceylamour.

— Très heureux de vous rencontrer.

— À quelle heure, le verre ?

— 19 heures, si vous voulez.

— Parfait. Puis-je amener ma sœur ?

— Votre sœur ? Encore ? Avec plaisir, si elle vous ressemble un peu, bafouillai-je.

— Vous verrez...

À 19 heures pétantes retentit le timbre tintinnabulant. C'était Artémis. Seule.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Appelez-moi Artémis, s'il vous plaît.

— D'accord, si vous m'appelez Silvio.

— Volontiers, c'est très joli, Silvio.

— Merci, Artémis n'est pas mal non plus.

Je m'effaçai pour la faire passer. Elle laissait un divin sillage de fleur d'oranger en brioche...

— Ma sœur n'est pas encore rentrée, mais elle devrait nous rejoindre dès son retour.

— Je serai ravi de faire sa connaissance.

Nous passâmes au salon, où François préparait les tapas ; il tranchait du chorizo, découpait des omelettes, tartinaient des croûtons, décortiquait des pistaches, lançait des échantillons au teckel, qui les ratait avec enthousiasme. Je fis les présentations.

— François-Jean de La Barre, qui habite ici aussi. Artémis Ceylamour, notre charmante voisine du deuxième.

— Charmante, en effet ! Asseyez-vous, je vous prie.

On s'assit. Artémis sur le sofa, François sur son gros fauteuil bleu-vert et moi sur la raide caquetoire Louis XIII, opportunément munie d'accoudoirs auxquels je pourrais éventuellement me cramponner pour me remettre à la verticale — il fallait composer avec ma malheureuse colonne vertébrale.

— Alors ? La maison vous plaît ? attaqua François.

— Beaucoup, je crois que nous allons être bien, ici.

— Vous êtes étudiante ? fit François.

— Non, je travaille dans la mode.

— Et ta sœur ? glissai-je.

— Non, elle fait des études de lettres modernes, s'ébaudit la jeune femme.

— Ah ! Non ! Excusez-moi, c'est à François-Jean que je posais cette question : sa sœur travaille elle aussi dans la mode.

— Oui, ma sœur dessine des couettes pour Ikea.

Nous éclatâmes de trois rires différents, mais synchronisés ;

Artémis soulagée, François poli et moi confus.

— Qu'est-ce que je vous donne ? demanda François. Viognier ? Spritz ? Vodka ? Planteur ? Jus de goyave ? Viandox ?

— Un jus de goyave, s'il vous plaît, susurra Artémis.

— Du viognier, bien sûr.

J'étais toujours intrigué par Aristide. Je ne savais pas comment amener le sujet. Je pourrais parler du prix du loyer, des dimensions de l'appartement...

— Vous n'êtes que deux, dans ce grand appartement ? demanda François tout bonnement.

— Non, nous avons aussi deux frères, qui habitent avec nous.

Deux frères... Ça rendait Aristide doublement plausible. C'est pour ça qu'il n'y avait que leur nom de famille sur la boîte aux lettres ; pas la place de mettre quatre prénoms !

— Ça fait une belle fratrie, ça ! Deux filles et deux garçons : le choix du roi. Et même multiplié par deux.

— Le choix des rois, alors. Ou les choix du roi, siffla François, ironique. Et même, le roi des anchois, tiens ! ajoutait-il, lyrique.

— J'aurais tant aimé avoir des... euh... frères et des sœurs, moi aussi. On doit avoir une enfance, disons, merveilleuse... Et vous cohabitez facilement, avec vos frères ? demandai-je gauchement.

— Nous sommes très proches. Vous savez, nous nous sommes élevés ensemble, n'avons jamais été séparés, et le seul reproche que nous puissions leur faire, c'est qu'ils ne soient pas ici en permanence.

— Vous aimez Aix ? continua l'inspecteur François.

— Nous adorons. Cette ville nous a immédiatement conquis. Vous-mêmes, vous êtes aixois ?

— Jusqu'au fond de l'âme, m'empressai-je de répondre.

— Nous, nous sommes originaires d'Hanoï. Mais avons grandi

à Toulouse.

— Ah ! Hanoï ! Nous y sommes allés en 2000, s'exclama François.

— Ensemble ?

— Oui, nous voyageons beaucoup ensemble, répondis-je.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Pas mal, oui.

— Et vous habitez la maison depuis... ?

— Trente ans ! répondit François.

— Moi, un peu moins.

Ça la fit rire. Elle regardait le clavecin et le piano.

— Qui est musicien ?

— Un peu moi, fit François.

— Quel bonheur ! J'aimerais bien jouer du clavecin. Nous avons fait du piano, mais pour l'instant, c'est terminé. Et puis nous n'avons pas d'instrument.

— Si vous voulez venir travailler ici, je vous prête volontiers les miens. Vous semblez soigneuse.

— Vraiment ? demanda Artémis.

— Bien sûr. Vous venez quand vous voulez.

François semblait charmé par Artémis. Moi aussi ! Et pas qu'un peu. Mais j'avais envie de débusquer Aristide. À cause du bristol dans ma crêpe froide. J'utilisai la méthode pieds dans le plat, qui réussissait si bien à mon colocataire :

— Est-ce indiscret de vous demander... euh... si vous... enfin... si vous avez tous des prénoms dé...

— Démodés ?

— Euh... non ! Des prénoms désuets. Grecs, quoi.

— Pas indiscret du tout, nous en sommes même très fiers. Mes frères s'appellent...

Tan, tan, tata tata tan ta ta ta tan ! Le début des variations

Goldberg ! Artémis rougit légèrement et sortit de sa poche un minuscule téléphone-bijou rouge et or.

— Pardon. Allô ? Cassandre ?... Pourquoi ?... Dommage, mais ne t'inquiète pas, nous allons le leur expliquer. À tout à l'heure.

Elle mit fin à la communication et rangea l'appareil dans la poche de sa veste kimono.

— Notre sœur ne pourra pas nous rejoindre et vous prie de l'en excuser.

— C'est pas grave ! C'est-à-dire... euh... dommage, mais ça sera pour une autre fois. Il faudra que vous veniez tous les quatre pour que nous fassions connaissance. Vous étiez sur le point de me dire les prénoms de vos frères.

— C'est vrai... Œdipe et Aristide.

Enfin, je tenais mon Aristide ! Je continuais quand même à faire semblant de m'intéresser au reste de l'histoire.

— Et votre sœur : Cassandre !

— On ne peut rien vous cacher.

— Si : pourquoi quatre prénoms grecs ?

— Impossible de le deviner si on ne connaît pas l'histoire. Notre grand-père maternel était professeur de grec au lycée Amsterdam d'Hanoï et il a transmis son goût pour les Hellènes à toute la famille. Notre mère s'appelle Electra et notre oncle Agamemnon.

— Et vous avez vécu au Vietnam ? m'enquis-je.

— Très peu, nous sommes arrivés en France quand nous avions 2 ans.

— C'est un pays tellement attachant, commenta François.

— Oui, la France est un pays extraordinaire, fit Artémis.

— Certes, mais là, je parlais du Vietnam. N'était-ce ma bête phobie de l'avion, j'y retournerais sûrement.

— Nous y allons tous les deux ans à peu près, pour voir nos

grands-parents.

— À Hanoï ?

— Oui.

— Vous parlez vietnamien ? demandai-je.

— Très peu. Nous l'avons étudié, beaucoup, mais c'est horriblement difficile. Seul Aristide s'en sort avec les honneurs. Il est tellement doué !

— Et comment faites-vous avec vos grands-parents ?

— Oh ! Mais ils parlent français comme vous et moi. Ils sont de cette génération qui est allée à l'école française.

Le beau visage d'Artémis avait pris soudain un teint cireux. Ses yeux contemplaient un paysage que nous ne pouvions pas voir. Elle semblait plongée dans un songe visqueux comme l'huile lourde de ces lampes psychédéliques à bulles colorées orange et violettes qui faisaient le bonheur des hippies dans les années soixante-dix. La conversation suspendit son cours à la mélancolie de la jeune fille. Puis elle se ranima et sourit.

— Nous étions à Hanoï sur le pont de la Pagode au lac de la Tortue.

Elle sourit encore, puis se leva dans un froissement de soie et nous laissa non sans nous avoir invités à prendre le thé le samedi suivant.